

EUGÈNE ÉBODÉ



Souveraine
Magnifique

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

EUGÈNE ÉBODÉ

Souveraine Magnifique

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

*À Brigitta Züst, Maja Schaub
et Rabiaa Ébodé,
trois femmes puissantes.*

Le meurtre à tes côtés suit l'office divin,
Criant : Feu sur qui bouge !
Satan tient la burette, et ce n'est pas de vin
Que ton ciboire est rouge.

VICTOR HUGO,
Les Châtiments

« **J**e n'ai pas honte de ma vie, mais il y a au fond de ma gorge un dégoût sans âge. Je ne sais qui vous envoie, le diable ou le bon Dieu... »

Elle baissa les yeux. Il me semble qu'elle avait été d'avantage étonnée par les derniers mots éjectés de ses lèvres tel un jet brûlant que par ma présence impromptue dans sa maison. Une lueur fragile, imperceptible, qui avait glissé sur son iris, me le laissa penser quand nos regards se croisèrent. Elle passa une main sur ses lèvres comme pour effacer ce qu'elle avait dit ou pour annuler ce qui n'aurait pas dû s'échapper d'une bouche si bien dessinée. Son nez fin s'allongea, frissonna comme celui des chats. Des veinules gonflées de souffrance ou de nervosité s'étirèrent sur son jeune visage ovale. On aurait dit de petits vers se faulant sous la peau. Ils donnèrent à ses traits une dureté... la dureté qui effraie quand elle s'installe, bombe un front et le déforme. Malgré cela, malgré la pointe de ses ongles griffus, prête à lacérer un ennemi invisible mais qui paraissait danser, inquiétante et menaçante, derrière la brume et le voile de ses pensées, la jeune femme demeurait captivante. J'étais fasciné et n'arrivais pas à détacher mes yeux de sa personne, longue, fine, aux cheveux dressés au-dessus de la tête à la manière de l'artiste Grace Jones ; ils étaient luisants et crépus. Sa personne m'hypnotisait. Je la dévisageai longuement avant de tressaillir, comme si le coude d'un voisin bienveillant s'était

enfoncé dans mes côtes pour me rappeler à une attitude plus décente.

A-t-on le droit de fixer les gens que l'on rencontre pour la première fois comme je le faisais? Cela pouvait être inconvenant, car relevant de la mauvaise éducation ou du sans-gêne. Malsain, c'était malsain. Je me dis alors : « Ne la braquons pas, ne la mettons pas en situation de prendre une décision qui serait contraire à nos intérêts. » Mes yeux ne devaient pas être ceux d'un inquisiteur, ni mon attitude celle d'un enquêteur. Je n'étais d'ailleurs ni l'un ni l'autre. Il n'était par conséquent pas question de courir le risque d'être mis à la porte. Si tôt!... Je devais plutôt tout entreprendre pour gagner sa confiance. Et là, elle me dirait peut-être ce que personne d'autre n'aurait pu m'apprendre ou me révéler sur la saison des coupe-coupe qui a ensanglanté le Pays des Mille Collines en 1994. C'était une intuition. Plus qu'une intuition, chaque seconde qui passait devant cette jeune personne me confortait dans ma conviction! L'urgence était évidemment de ne rien brusquer! « Baisse donc tes yeux, Baisse-les! » Je le fis. Dououreusement. Il me fallait baisser les yeux, puis reprendre mon souffle, me recomposer un air accommodant, acceptable!

Respirons, respirons doucement, me suis-je dit. Guettons, guettons un signe encourageant de mon interlocutrice.

J'avais tant désiré venir sur ces collines... Nous restâmes donc un moment penchés, têtes courbées. Méditatifs. Moi par feinte, elle par nécessité. Nos têtes, inclinées vers le sol, pendaient-elles au-dessus d'un vide ou d'un volcan? Je redoutai le volcan. Le vide me convenait. On peut s'y retrancher, profiter de son atmosphère cotonneuse pour se rétablir. Nous étions là, séparés par un mur. Transparent? Était-il transparent? Non, une séparation nette délimitait nos consciences et leurs mouvements, laissant le soin aux pen-

sées, à nos pensées, de se décanter ou de devenir une mélasse de laquelle le pire ou le grotesque pouvaient surgir. J'eus envie de me lever et de partir. Ma foi, pourquoi pas ? Car il faut aussi savoir battre en retraite pour préserver l'avenir. N'importe quoi ! Non, mon gars, ne soyons pas pessimistes, tout s'arrangera ! Tout se réglera. Le temps qui passe épaissit certes les mystères et les incertitudes, mais il apprivoise les tempéraments impétueux, rabote les énervements, aplanit les difficultés. Le temps qui se rallonge se fragmente aussi en autant d'opportunités pour sortir d'une situation désespérée. On se calme et on attend !

Le suspense fut aussi, de manière spasmodique, interrompé d'un bruit irritant : une personne se mouchait à l'extérieur de la petite maison aux murs en torchis où nous nous trouvions. Voulait-elle ainsi nous signaler sa présence ? Envisageait-elle de se joindre à nous ? M'envoyait-elle un message du genre : « Je sais que vous êtes là-dedans. Je sais que vous avez réussi à la voir ! Mais je vous signale que je vous ai à l'œil » ? Sa façon de se moucher était particulière... Mais, bon sang !... je savais qui faisait ça ! Ce bruit-là m'était familier. Ces grognements suivis d'un bruit de pot d'échappement obstrué ne pouvaient venir que du même individu. Bien sûr, il n'y avait aucun doute, ces pétarades s'échappaient des narines de l'inconnu que j'avais croisé la veille. Il m'était impossible d'oublier cet homme-là et la morve qu'il répandait dans la rue. Il me tendait une perche. Gluante. Je devais néanmoins m'en saisir pour rompre le silence. Je n'avais plus qu'à dire à Souveraine que j'étais presque tombé nez à nez avec ce type-là, la veille, à la descente du bus qui m'avait conduit de Kigali à la colline de Kuito...

Hier, quand j'ai approché cet homme, je tenais ma valise à la main. Je n'avais pas encore trouvé un motel. Je

me suis arrêté devant lui et il a braqué sur moi un visage troublant. Je cherchais mon chemin. Je lui ai donc exposé mon problème : « Pourriez-vous me dire où habite Souveraine Magnifique, une rescapée... » Une projection de morve autour de lui a claqué. J'ai dû reculer pour ne pas la recevoir sur les pieds. Bigre, comment un homme si bien vêtu, au costume sombre, à la cravate noire, à la chemise immaculée, à la barbichette de professeur si bien peignée, pouvait-il faire ça ? Des miasmes s'étaient peut-être déposés sur mon pantalon. Un doigt, tendu vers une maison en torchis et en tuile, droit devant moi, m'indiquait la direction à suivre. J'étais pressé. Il n'y avait également pas lieu d'attendre la salve qui tordait et remuait encore le nez de l'inconnu de gauche à droite, le picotait et ne demandait plus qu'à jaillir. Ses narines frémissaient, enflaient, augmentaient de volume. L'homme fit cependant un effort, étouffa à grand-peine un éternuement, caressa sa barbichette de la main droite, tandis que de l'autre il comprima le projectile gluant qui menaçait de sortir. Je lui tournai le dos. Mais, alors que je m'enfuyais, le jet vint s'aplatir sous mes talons. Je faillis glisser en écrasant la giclée. Quelque chose clochait chez cet homme. Il me lança :

« Vous allez chez Souveraine Magnifique!... Vous... vous êtes un parent ?

— Non.

— La première maison devant vous... Attendez... Un instant... »

J'étais parti en soulevant mon chapeau, en guise d'au revoir. Il avait tenté de me retenir. Des mots heurtés s'étaient bousculés dans sa bouche. Manifestement, il tenait à poursuivre notre échange. Je ne partageais pas ce désir. Il m'avait semblé, en risquant un œil inquiet derrière moi, qu'il

me faisait un signe de la main tout en expulsant de son nez sa gelée morveuse. Non, ne ralentissons pas, mon vieux, il n'est pas nécessaire de rester dans les parages et de risquer de recevoir une infecte marmelade sur le museau!...

Il a lancé des mots dans la langue locale. Je ne la comprenais pas. J'ai accéléré le pas jusqu'à la maison et frappé à la porte. Une fenêtre donnait sur la rue. Un rideau a bougé à l'intérieur. Personne n'a ouvert. J'ai encore frappé. Sans obtenir plus de résultat. Au loin, l'inconnu aspergeait toujours le sol de pus ; je suis revenu sur mes pas, prenant soin cette fois de traverser la rue pour éviter de le croiser. Le lendemain, reposé, plus déterminé que jamais, je suis revenu au domicile de Souveraine. L'homme était toujours là, élégamment vêtu. Il arpentait la rue. J'ai soulevé mon chapeau en arrivant à sa hauteur et allongé la foulée. Cette fois, Souveraine Magnifique m'a ouvert la porte. J'ai bafouillé. Je ne m'attendais pas à tomber sur une jeune personne. La surprise vous embrume le cerveau.

« Je ne sais qui vous envoie, le diable ou le bon Dieu, répéta la jeune femme en levant enfin la tête et en me tirant de mes rêveries. Ou alors, c'est l'œil du voisin qui vous amène?... »

Je n'avais jamais entendu cette expression. Je connaissais en revanche l'« œil de Caïn » pour avoir un peu feuilleté *La Légende des siècles*. Peut-être s'était-elle trompée. Mais l'œil de Caïn ne pouvait en rien s'appliquer à ma situation. Je n'avais pas tué mon frère, je n'avais tué personne. Je fronçai les sourcils :

« L'œil du voisin ?

— C'est le système d'autosurveillance promu par le gouvernement. Un voisin peut venir frapper chez vous à toute heure décente. On ne sait jamais, les menaces terroristes

ou les infiltrations des troupes de l'ancienne armée peuvent à tout moment se produire. Alors, tout le monde surveille tout le monde.

— Je vois.

— C'est vous qui avez frappé à ma porte hier ?

— Oui... »

Puisque la conversation reprenait, il fallait lui répondre avant que la nuit tombe et que tout soit joué, me dis-je. La porte donnant vers l'arrière de la maison était ouverte et laissait entrevoir une bamboueraie. Il y avait encore de la méfiance dans l'air.

« Qui vous envoie ?

— Je suis ici par ma seule volonté, mademoiselle Souveraine Magnifique ! C'est la première fois que je viens dans votre pays.

— Vous êtes du continent ?

— Oui. Ce que vous avez connu nous a aussi traumatisés. Je viens voir comment vit votre pays, vingt ans après la saison des coupe-coupe.

— Louable attention. Enfin, votre geste est rare. Depuis ce temps-là, nous nous sommes dispersés. Seuls les Occidentaux ou les juges viennent au Pays des Mille Collines. Pourtant les Africains peuvent entrer ici sans visa. Vous venez d'où ?

— Du Pays des Crevettes.

— Ah ! vous aussi, vous avez connu les Allemands et vous avez vécu sous leur administration. Voilà une chose qui nous rapproche !

— Pas moi, mes grands-parents ! Tout cela est bien loin maintenant. Ils nous ont laissé la discipline. À voir la manière dont vous êtes organisés ici, vous l'avez chérie et cultivée plus que nous.

— Détrompez-vous, nous l'avions déjà avant leur arrivée, monsieur. Nous ne sommes ni des clones ni des héritiers des Prussiens.

— Entendu ! Je ne voulais pas vous vexer.

— Je ne le suis pas. Vous êtes courageux de venir dans notre petit pays qui ne mesure que 26 338 malheureux kilomètres carrés.

— Oh ! la taille d'un État ne veut parfois rien dire. Ce qui compte, c'est la vitalité des gens, la puissance créatrice d'une nation, sa faculté à surmonter les crises et son influence dans le monde. Regardez la Suisse ! Elle est petite en superficie mais son influence en économie et dans la finance internationale est considérable et même redoutable. Regardez le Vatican !

— Vous avez raison, j'observe néanmoins que les Africains ont plus peur de nous que les autres peuples. Ici, plus on est voisins, plus on cultive la méfiance. Partagez-vous ce sentiment ?

— On n'est jamais vraiment prisonnier que des menottes qu'on veut bien porter. Remarquez, je ne me suis pas non plus précipité pour venir manifester ma compassion après tout ce qui s'est passé ici.

— Il vaut mieux tard que jamais ! Quel est votre jugement sur la tragédie qui nous a brisés ? Je veux dire celui de la communauté à laquelle vous appartenez ?

— Je ne viens juger personne. Quant à ma communauté, elle n'existe pas. Elle est en lambeaux.

— Comment ça ? Le Pays des Crevettes n'a d'opinion que sur les affaires de ballon rond ? C'est une blague !

— Euh ! disons qu'il y a surtout des communautés superposées chez moi. En réalité, les unes et les autres se méprisent et, à l'intérieur de chacune, les gens se détestent

et se jalourent copieusement. Je n'ai donc pas cherché à rassembler quelque point de vue que ce soit. Je ne suis pas sociologue ou représentant de tel groupe ou de telle corporation. Je ne serais d'ailleurs pas là si j'avais tenté de faire ce travail. À vrai dire, c'est le cadet de mes soucis.

— Sur de telles bases, vous ne ferez que survoler notre situation! »

Elle se dressa et se mit à marcher. C'était mauvais signe. Elle se reprit. « Pardonnez-moi, car je m'emporte... Ce que je veux dire, c'est que les gens de l'extérieur devraient désigner ceux qui nous ont écrasés, ceux qui nous ont machetés et qui avaient la ferme volonté de nous détruire. To-ta-lement!

— Je suis venu comprendre... Oui, comprendre.

— Nous avons subi des atrocités qu'il n'est pas possible d'énumérer et même de nommer tant les mots ont aujourd'hui perdu de leur sens.

— Restons donc prudents, dans ce cas.

— Écoutez-moi, monsieur : nous avons été déchiquetés comme de la viande, puis jetés aux chiens affamés. Nous avons été broyés comme des punaises, écrasés comme de la vermine, découpés comme on débite du bois mort, traînés le long des rues et des chemins de campagne, jetés à l'eau comme de la ferraille rouillée et exposés dans les champs comme de vulgaires épouvantails que les oiseaux venaient picorer. Voilà ce qui a été fait ici aux vieillards, aux femmes, aux enfants et même aux fœtus... On a ouvert le ventre des femmes enceintes et enlevé les fœtus qu'elles portaient pour les hacher. Il faut donc dire qui a fait ça. Autrement, à quoi ça sert de nous approcher? De nous solliciter? De venir nous faire parler?

— Pardon, je me suis mal exprimé... Euh, excusez-moi, il y a un homme dehors qui se mouche! Il veut peut-être entrer...

— Qui se sent morveux, se mouche. N'est-ce pas ce qu'on dit? Non, il n'entrera pas ici. Ne nous occupons pas de lui. Répondez à ma question : Pourquoi êtes-vous ici?

— Pour comprendre ce qui est arrivé à ce pays.

— À nous, surtout, les Longs!...

— Pourquoi?

— Simplement parce que nous étions nés Longs, que nous étions plus effilés que les Courts. Ils nous ont toujours prêté une origine indéfinie, bizarre! À leurs yeux, nous ne sommes pas des citoyens légitimes de ce pays. Nous sommes de trop! Certains ont conclu que nous avons vocation à retourner chez nous ou à disparaître. C'est insensé, car nous sommes d'ici et de nulle part ailleurs. Nous n'avons de pays que ces mille collines.

— Eh bien, cette histoire opposant Longs, Courts et même Très Courts me dépasse.

— À peine arrivé, vous êtes déjà exténué? Vous voulez comprendre, m'avez-vous dit. Eh bien, les choses sont simples et claires : nous dérangeons!... J'avais huit ans en 1994. J'avais un papa et une maman... Elle attendait mon petit frère... vingt ans ont passé et je ne parviens pas à me résoudre à leur absence.

— Moi, j'avais trente ans à l'époque et je me trouvais chez moi, au Pays des Crevettes. Nous avons été sidérés par le déchaînement des violences et les horreurs qui ont déchiré votre nation. Ce mélange de folie, de haine, de sauvagerie et de panique générale aurait aussi pu se produire chez nous. Ce qui m'a frappé, permettez-moi de vous le dire, c'est l'attitude de mes compatriotes. Nous obser-

vions ce qui se passait ici comme un spectacle surréaliste qui ne nous concernait en rien. Or, la saison-catastrophe que vous avez connue peut avoir lieu partout en Afrique. Ce qui s'est passé ici peut se reproduire ailleurs.

— Évidemment! On le voit bien avec les troubles et la guerre civile qui ravagent actuellement la Centrafrique!

— Vous avez raison. La chance a souri au Pays des Crevettes! Elle ne l'a pas seulement aidé à remporter des compétitions de ballon! Là-bas, croyez-moi, les gens se supportent si peu... Ils trouvent que les uns ont le sens des affaires et d'autres le goût de la politique voire l'art de la confiscation du pouvoir. Dans la mosaïque des populations qui compose mon pays, certains sont présentés comme uniquement doués pour mener des troupeaux de bœufs aux pâturages et d'autres réputés talentueux pour cultiver la terre. On aime, partout, à réduire des populations à des rôles qui les fâchent ou limitent leurs aptitudes. On entretient ce type de représentations comme si la naissance nous formait définitivement et bornait nos horizons individuels et collectifs. Voyons, les Brésiliens ne sont pas uniquement habiles en jeux de ballon, ils se montrent aussi très bons dans la nouvelle économie. La question est donc : Combien de temps encore les gens vont-ils continuer à se regarder comme des ennemis? Ils devraient davantage mettre leurs forces dans la coopération que dans les haines recuites. Nous, les gens des crevettes, avons eu plus de chance que vous, mademoiselle Magnifique.

— La chance ne sourit qu'aux audacieux.

— Vous ne le dites pas sérieusement. Il y a un peu d'ironie dans votre voix, n'est-ce pas? Nous manquons d'audace pour ce qui est de nous entraider... Mais, après tout, vous avez raison de souligner que la chance ne sourit